

La Maison-Dieu, 216, 1998/4, 111-126

Isabelle PARMENTIER

RENONCIATION ET ACTE DE FOI

IL y a quelques années, une campagne antidrogue diffusait sur le petit écran un clip remarqué. Qu'on se souvienne : une bande de jeunes dealers en train de fumer dans l'escalier d'un immeuble propose un joint à un jeune. Le clip est lent, en noir et blanc, mais soudain, une lucarne de couleur s'ouvre sur des images de bonheur simple, défilant devant l'adolescent indécis : sa famille, ses amis, une fête de quartier, le club de sport. Retour au noir et blanc. Le groupe s'impatiente. « T'en prends ou t'en prends pas ? » Le jeune hésite, il est tenté, mais les images reviennent. Il oscille jusqu'au moment où sa décision claque dans un silence tendu : « Non, j'en prends pas. » Le slogan s'affiche alors : « Aidez-les à trouver la force de dire non ! »

De la mort à la vie.

On ne peut qu'être frappé par la richesse symbolique de cette mise en scène comme par l'aspect liturgique de son déroulement. Tout y est : l'arrière-fond d'un monde à plusieurs vitesses, avec des jeunesses plurielles tentées par la mort comme par la vie ; l'emprise de communautés qui

rassemblent, les unes pour le malheur, les autres pour le bonheur ; la lutte intérieure de l'individu sommé de choisir ; enfin, le geste symbolique de la main qui repousse la tentation et fait sortir du doute. L'appel de la vie finit par être le plus fort, mais rien ne coule de source : il y a bien prise de décision, renoncement et retournement vers quelque chose de reconnu comme essentiel.

Le mouvement pascal de la vie, plus forte que la mort, constitue le cœur des sacrements chrétiens ; la profession de foi baptismale comprend une renonciation explicite et, par toute sa symbolique, marque fortement le passage des ténèbres à la lumière. Le Christ appelle à des ruptures radicales ; croire en Lui conduit à de véritables choix. Mais le climat actuel, globalement fait de syncrétisme et de tolérance, n'est pas vraiment porteur. Tandis que la société, marquée par le confort « New age », promeut le bricolage éthique et religieux tous azimuts, sans véritable option ni renonciation, la pastorale de l'Église est-elle actuellement suffisamment sensible à cette dialectique éducative ? Le chrétien sait-il identifier et brûler les idoles contemporaines ? Jusqu'où juge-t-il sa foi chrétienne compatible avec d'autres pratiques et d'autres croyances, et où commencent, pour lui, les incompatibilités ?

Pour réfléchir à ces questions, la *Lettre* des évêques s'offre comme un guide. On ne fera ici qu'en souligner l'itinéraire. Il s'agit d'accueillir et de comprendre la situation actuelle, en laissant les évangiles l'éclairer par le combat spirituel du Christ lui-même ; ensuite, de scruter la tradition liturgique comme réserve de foi, en tant qu'elle met en scène le mouvement de conversion et le franchissement décisif. Dans une Église qui propose de croire, il est nécessaire d'exprimer à frais nouveaux l'impact éducatif d'une catéchèse liturgique reçue avec sa rude beauté et son invitation au choix.

Une société en mal de renoncement

L'embarras du choix.

Quand aucune transcendance ne s'impose plus de façon unitaire, les individus affrontent seuls le grand pluralisme des convictions. Telle est la condition de l'homme moderne où chacun bricole son espérance. Dans un climat où l'on a tendance à tout se permettre, le christianisme s'offre, optionnel et relatif, parmi les autres religions, sur les étales de l'hypermarché du sens et des spiritualités, à côté de sectes et de bien d'autres prêts-à-penser ésotériques, magiques, etc. En quelques décennies, la génération des certitudes a donné naissance aux « enfants du caddie ¹ ». En ce temps morcelé, en proie à un « zapping » permanent, les jeunes « s'éclatent », ils sont effectivement en miettes, ne sachant ni à qui ni à quoi se fier pour construire leur unité. On avait imaginé un monde d'athéisme et c'est une vague d'idoles qui submerge la société, pour la grande joie des marchands. La mode, qui porte au pinacle le flou et l'approximatif, répugne à marquer des frontières trop nettes entre ce qui serait à quitter et l'objet du choix. « Mes parents ne m'ont jamais rien interdit, j'ai dû trouver mes limites toute seule » s'exclame une lycéenne de dix-sept ans devant deux cents professeurs, en ajoutant : « Ouvrez les yeux ! Nous, les jeunes, on est littéralement paumés ². » Par crainte de manquer, ou de se tromper, la société a du mal à inscrire dans ses choix une part de renoncement. La peur du manichéisme ne pousse guère au courage du discernement. Curieux de tout, ouvert et affamé, l'homme cherche à saisir sans lâcher prise, à voir clair sans oser traverser ses nuits, à obtenir des résultats sans consentir à la patiente beauté du chemin. C'est qu'il ne voit plus la grâce du passage.

1. N. COPIN, *Je doute, donc je crois*, Paris, Flammarion-DDB, 1996, p. 32-61.

2. Journée pédagogique de l'Enseignement catholique à Limoges, 11 novembre 1997.

Donner du sens à la vie.

Dans un choix, quel qu'il soit, ce qui est en jeu, c'est d'abord le sens. Au lieu de parler de perte de valeurs, ne devrait-on pas plutôt s'étonner de leur surabondance ? Mais les propositions s'entrechoquent et se contredisent les unes les autres, ne faisant plus apparaître de chemin cohérent. L'affirmation sans nuances de convictions inconciliables interdit de fait toute direction. C'est alors que l'espérance vacille. Du sentiment d'absurde naît aisément la plainte, « cette manière réticente de vivre, version dégradée de la révolte, forme bavarde du renoncement ³ ». Dire : « j'ai mal » dispense souvent de dire : « je veux. » Dans ce climat pessimiste, l'issue sera-t-elle inéluctablement le ressentiment ? Hannah Arendt prévoyait que l'homme moderne aurait effectivement le choix entre le ressentiment et la gratitude ⁴, entre la lamentation bruyante, mais résignée, et l'humble et tenace courage de vivre. Dans ce monde complexe, la simplicité joyeuse du sens ne s'offre qu'à ceux qui s'obstinent à le mettre en œuvre et se décident « en actes et en vérité » en faveur d'un avenir possible. « Vois, je te propose aujourd'hui vie et bonheur, mort et malheur. Choisis donc la vie ! » (Dt 30, 19.) Une telle décision en faveur du sens ne peut se prendre de façon solitaire : vraiment humaine, elle se fera solidaire d'autres personnes ou de communautés liées à une Tradition qui offre en partage des raisons d'aimer, de croire et d'espérer. L'Église accueille la quête de sens des hommes, elle leur donne le Christ venu à la rencontre de chacun pour faire retentir sa promesse de vie. La liturgie, qui ne connaît pas la voie du ressentiment, emprunte la voie de l'action de grâce comme passage du non-sens au bonheur de vivre.

3. P. BRUCKNER, *La Tentation de l'innocence*, Paris, Grasset, 1995, p. 39.

4. H. ARENDT, *The Burden of our Time*, Londres, Éd. Secker and Warburg, 1951, p. 438-439. [Ouvrage sur les origines du totalitarisme, non encore traduit en français (NDLR).]

Sagesse du monde, folie de Dieu.

Action de grâce ne rime cependant pas avec naïveté. De nombreuses personnes cherchent dans la religion un refuge à l'abri du monde. Les chrétiens, hélas ! n'échappent pas tous à cette tentation. Aspirer à un peu de paix, de beauté, de réconfort, quoi de plus légitime ? Mais il pourrait y avoir méprise. Que vaudrait, pour le christianisme, une pratique liturgique molle, reposant sur un Credo affaibli, une foi qui chercherait moins à être réveillée et fortifiée, qu'à être rassurée, tranquillisée, voire justifiée ? Mieux vaut éviter le piège des illusions provisoirement consolantes, comme des vérités closes sur elles-mêmes. La douceur du Christ épouse la violence du Royaume. Ceux qui cherchent une sagesse seront toujours stupéfaits par la folie de la Croix. Le baptistère n'est pas un jacuzzi. Une autre remise en forme bien plus bouleversante est à célébrer, qui fait sortir de tous les cénacles fermés. Pas d'idole dans le sanctuaire du Dieu de la Vie. La liturgie se fait espace pédagogique, éducation de la foi.

Aux sources du baptême

Dans son histoire, l'Église a souvent et longtemps solennisé la décision de croire dans le baptême, par la double démarche, unifiée en un seul rite, de la renonciation et de la profession de foi. Aujourd'hui, les baptêmes d'enfants comme d'adultes cherchent surtout à valoriser la profession de foi personnelle et ecclésiale, à souligner la partie lumineuse, joyeuse du choix, au détriment, peut-être, de la phase de renoncement. Ne risque-t-on pas d'édulcorer en partie le mouvement même qui constitue la conversion ? L'enjeu est important. Il n'en était pas ainsi aux origines de l'Église.

Renonciation à Satan et adhésion à Jésus Christ dans le rituel baptismal.

Nous évoquerons seulement la *Tradition apostolique* attribuée à Hippolyte de Rome⁵. Avec ce document, non des moindres, on a le premier rituel. Rappelons brièvement quelques-uns de ses éléments essentiels. À l'issue d'une nuit de veille, les élus se dénudent au baptistère situé à l'extérieur de l'église ; là, ils renoncent à Satan, sont oints d'huile d'exorcisme, puis descendent les marches et pénètrent dans l'eau. Ils y professent la foi de l'Église au Dieu Père, Fils et Esprit, et sont plongés entièrement dans l'eau par trois fois, après chaque réponse. Enfin, c'est la remon-tée, l'onction d'huile au nom de Jésus Christ, le rhabillage et l'entrée dans l'église où attendent les fidèles.

Encore aujourd'hui, on ne peut qu'être saisi par le dépouillement de ce rituel, par sa force intérieure, la dramatisation des gestes et des paroles qui donnent à voir le mystère. On est en pleine mystagogie, en pleine transmission de sens. La victoire du Christ, don gratuit de Dieu, revêt l'homme nu de sa lumière et de sa force. La profession de foi occupe tout le centre, constituant le rite essentiel, non pas un élément du baptême, mais son cœur même. La conversion éthique se trouve intégrée à cette foi donnée, reçue et plongée dans le Salut, elle fait corps avec le Christ dans le franchissement pascal. Nul besoin d'explication, l'authenticité existentielle est poignante. Le juste équilibre entre la décision libre de rompre et d'adhérer, et la nouveauté de la foi qui introduit dans la vie nouvelle est frappant : un seul mouvement de mort et de renaissance. Une vie éthique et religieuse nouvelle commence pour le baptisé, qui sera désormais une réponse au don originel. En attendant que le Christ soit un jour tout en tous, foi et morale sont liées en un seul acte constitutif de l'expérience

3. P. BRUCKNER, *La Tentation de l'innocence*, Paris, Grail, 1970, p. 39.

4. H. ARNDT, *The Burden of our Time*, Londres, Éd. Secker and

5. HIPPOLYTE DE ROME, *La Tradition apostolique*, B. Botte éd., Paris, Éd. du Cerf, coll. « Sources chrétiennes » 11 bis, 1968.

chrétienne. Le baptisé est prêt pour la lutte contre les forces du mal.

Bien des évolutions marquent la célébration du baptême dans la suite des siècles. Les formules se multiplient, les rites se complexifient et se diversifient, mais toujours la conscience d'un « dehors » et d'un « dedans » de l'Église reste vive. Durant tout leur catéchuménat jusqu'à l'immersion finale, les candidats à la foi ne cessent de se désengager pour s'engager, d'adjurer pour s'attacher. On trouve par exemple, dans les catéchèses mystagogiques de Cyrille de Jérusalem, au IV^e siècle, des listes impressionnantes, énumérant des « pompes » de Satan à abandonner⁶ : théâtre, courses d'hippodrome, combats du cirque, magie, etc. On ne peut ici étudier à fond la question, chacun consultera avec profit des ouvrages spécialisés sur la question⁷. À partir des V^e et VI^e siècles, la créativité liturgique se ralentit. Avec la généralisation des baptêmes d'enfants, les rites, jusque-là échelonnés dans le temps, se trouvent progressivement rassemblés à l'intérieur d'une seule célébration ; on les juxtapose au risque, parfois, d'étouffer le sens. Aujourd'hui encore, évite-t-on tout à fait cette pesanteur ?

Dans la lumière pascale...

Le concile Vatican II a permis de retrouver beaucoup de la force originelle de la pâque baptismale. Les nouveaux rituels insistent pour que les baptêmes, dans la mesure du possible, se célèbrent au cours de la veillée pascale ou durant le temps pascal⁸. Là est sans doute la clé de tout. Mais trop d'exceptions existent encore.

6. CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Catéchèses mystagogiques*, A. Piédagnel éd., Paris, Éd. du Cerf, coll. « Sources chrétiennes » 126 bis, 1988, p. 82-103.

7. Voir par exemple V. SAXER, *Les Rites de l'initiation chrétienne du I^{er} au VI^e siècle. Esquisse historique et signification d'après leurs principaux témoins*, Spolète, 1988.

8. Voir C. AUBIN, « Les enjeux christologiques de la date du baptême », *LMD* 210, 1997/2, p. 67-96.

Il peut y avoir richesse et variété de formules de renonciation – Satan-le-multiple, le diviseur, le père du mensonge peut s'adjurer de façon multiforme, bien à son image – mais, sur la rive d'en face, il n'y a toujours qu'un seul kérygme, une seule profession de foi au Père, au Fils et à l'Esprit, immergée dans la mort et la Résurrection du Christ vainqueur. Ici, tout est dit, tout est promis, tout est accompli.

Et aujourd'hui ?

Que signifie adhérer au Dieu de Jésus-Christ ?

Dans le bric-à-brac religieux, les interrogations s'enchaînent : « Dieu existe-t-il ? Qui est-il, s'il existe ? » Croire en Dieu, ce n'est pas seulement, selon un vague déisme, admettre que Dieu existe ; c'est lui donner une place dans sa vie, cesser de butiner et se poser. Jésus-Christ appelle à des renonciations et à une décision, pas seulement éthiques, pas seulement religieuses, mais les deux ensemble, de manière inextricablement liée. On peut adhérer aux valeurs humaines et au projet d'humanité inscrit dans les évangiles, mais on ne devient de toute façon que lentement chrétien, au prix d'une renonciation à son imaginaire religieux passé, et d'un consentement à suivre le Crucifié-Ressuscité. Le chrétien n'en finit pas de passer par le Christ pour trouver le vrai Dieu. « Je suis la porte... » (Jn 10, 9).

Le chrétien ne juge pas les autres voies ni les autres religions forcément mauvaises, fausses ou indignes. Le plus souvent, aujourd'hui, il a essayé plusieurs de ces voies. Simplement, il est saisi et reste saisi, à l'intime de lui-même, par le Christ qui s'impose à lui et lui fait voir toute la vie autrement. Acceptant de faire le deuil de ses certitudes, il consent à se laisser conduire par Dieu là où il ne sait pas. « *Credo in Deum* »... avec toute la force de l'accusatif directif qui ouvre un avenir et inaugure un voyage. Mais on ne passe pas immédiatement ni facilement, ni jamais une fois pour toutes de la peur à la confiance, autre-

ment dit de l'attitude religieuse païenne à l'acte de foi chrétien. Quelle forme peut prendre, à notre époque, le renoncement aux idoles ?

Passer l'imaginaire de Dieu au tamis de l'Évangile.

Dieu est Dieu. Reconnu premier, il n'est pas le prisonnier des rêves ni le résultat de calculs. L'Inconnaissable s'est donné à voir en Jésus Christ. « Qui m'a vu, a vu le Père » (Jn 14, 9). Le baptisé renonce donc à disposer de Dieu et se dispose à lui. Il reconnaît que Jésus n'annonce pas un nouveau Dieu, mais qu'à la suite des pères et des prophètes d'Israël, il critique les idoles qui asservissent l'homme et restaure la foi au vrai Dieu, son Père, le Dieu unique, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, Dieu de l'homme.

Il faut quitter l'imaginaire. Dieu est-il au ciel, surplombant l'histoire, écrasant ? Est-ce bien là le Dieu de Jésus ? Passé au tamis des prophètes et de l'Évangile, purifié à l'eau du lavement des pieds, Jésus ne descend-il pas plutôt au plus bas, lui qui, « de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu, mais s'anéantit lui-même... » (Ph 2, 6-8) ? « L'amour ne surplombe jamais » disait le père Varillon. Mais alors ? la tête nous tourne...

Un Dieu Tout-Puissant qui écraserait l'homme et prendrait plaisir à le faire souffrir : nous sommes a-thées⁹ de ce Dieu-là. Un Dieu « Grand Horloger » qui livrerait sa création aux forces du mal et du malheur après l'avoir lancée dans l'histoire ? Nous sommes a-thées de ce Dieu-là. Un Dieu vengeur, solitaire et ennemi de la vie, un Dieu jaloux, concurrent de l'homme qui chercherait à le punir de ses progrès afin de l'humilier ? Nous sommes a-thées de ce Dieu-là. Un Dieu qui refuserait à l'homme toute autonomie, en l'enfermant dans la peur, en réclamant de

9. Cette orthographe, non conforme à l'usage, veut souligner le « a » privatif : nous nous privons d'un tel dieu.

lui une soumission aveugle, une obéissance d'esclave ? Nous sommes a-thées de ce Dieu-là. Jupiter ? le soleil et la lune, les astres du ciel, cancer, vierge et autres balances avec leurs ascendants ? Nous sommes a-thées de ces idoles-là.

A-thées, résolument a-thées ¹⁰ !

Ainsi peut s'élaborer un « contre-credo », une liste des athéismes communs avec tous ceux, proches ou lointains, qui disent ne pas partager la foi chrétienne. Partageant avec eux un même combat pour la lumière et la dignité, un travail commun d'aplanissement du chemin s'effectue. La foi n'est pas encore professée, mais les ténèbres sont rejetées, la route défrichée, la question de la foi peut être posée. Si Dieu n'est pas comme ça, qui donc est Dieu ? Si Dieu n'est pas contre nous, qui est-il pour nous ?

Faire le choix de croire et de vivre en chrétien

Dans la vie chrétienne, il n'y a qu'un seul baptême, événement premier, unique et fondateur. De même que la plongée est définitive, le franchissement initial ne peut se répéter. Cependant, l'alliance conclue une fois pour toutes est à accomplir au jour le jour. Tout est donné en son commencement. En anamnèse de la source unique qui le suscite, le baptisé déploie désormais le don de la foi reçue à son baptême tout au long de l'histoire avec le Christ présent et vainqueur.

Pour vivre cette dialectique « une fois pour toutes ... / ... toutes les fois », l'Église propose d'une part de fréquentes reprises du baptême : à la Vigile pascale, lors du baptême d'autres personnes, et tout simplement lors du

10. L'expression peut paraître forte. On se souviendra pourtant que les chrétiens des premiers siècles furent accusés d'athéisme, notamment parce qu'ils refusaient d'honorer les dieux des cités et de leur offrir les sacrifices ; voir par exemple ATHÉNAGORE, *Supplique au sujet des chrétiens*, B. Pouderon éd., Paris, Éd. du Cerf, coll. « Sources chrétiennes » 379, première partie : L'accusation d'athéisme, notamment p. 111s. : « l'athéisme pratique ». [NDLR.]

Credo de la messe dominicale ; d'autre part les autres sacrements sont donnés pour la route. Or, la route de notre époque est une route d'incertitudes où – on l'a vu – le questionnement est un lieu à rejoindre. La pastorale liturgique s'appuie sur cet état d'indécision pour valoriser pédagogiquement, tout au long de la vie chrétienne, le franchissement des seuils de la foi. C'est la chance de la vie sacramentelle de ressaisir l'ambiguïté complexe d'une époque sans la juger ni la condamner, pour y annoncer la foi dans des moments symboliques réussis. Tant de signes liturgiques sont disponibles pour signifier le passage. Il suffit de le vouloir et de faire attention. Voyons comment la prière de l'Église et la célébration des sacrements, amarées au kérygme, le déploient en autant de seuils à franchir.

Recevoir le don de Dieu.

Tout a commencé et tout recommence indéfiniment par un décentrement de soi. Un silence. Il faut que quelque chose se taise pour que quelque chose soit entendu. Suspendre l'action, s'arracher aux incessantes distractions pour se rendre attentif à l'Esprit. La liturgie fait sortir chacun de son point de vue particulier pour le disposer à la nouveauté de l'Esprit donné à la communauté. L'appel est un appel à renoncer à l'immédiateté du sens pour consentir au détour biblique et symbolique. La mise à distance est une nécessité pour la foi du peuple chrétien : il s'agit pour chacun de sortir de lui-même, d'accueillir l'imprévisible de Dieu pour consentir à une Révélation qui ne vient pas de lui, mais qui, venant de Dieu vers lui, réinforme son rapport au monde. Écouter, communier signifient obéir, se laisser recréer sous le souffle de l'Esprit, s'abandonner et croire. À partir de là, le chrétien décide de ne plus se fier à son seul jugement, mais de se laisser éduquer ; il va s'exercer à voir autrement, à décider sa vie avec le Christ et à aimer toute chose en lui.

Aimer l'homme dans le Christ.

Il n'y a de sens de Dieu qu'allié au sens de l'homme. La chose est décisive. De nombreux courants religieux estiment que l'attachement à Dieu peut et même parfois doit conduire au refus de l'autre. Or, l'attachement au Dieu de Jésus Christ ne cesse de conduire à l'autre et se réalise dans l'accueil de l'autre. Voilà qui donne un cadre, et ses limites, à la renonciation. Aucun manichéisme : on n'a pas à choisir le Christ ou rien, mais tout dans le Christ. La mesure est et reste christologique. « Tout est à vous, mais vous êtes au Christ et Christ est à Dieu » (1 Co 3, 22-23) ; « Par lui, avec lui et en lui », il n'y a de vérité que d'amour.

Mais nombreux sont les ennemis de l'amour, de la justice, de la paix, ceux qui tournent le petit et le faible en dérision et refusent toute attitude de miséricorde. Faut-il rejeter le pécheur ? L'acte de renoncement à soi et de confiance en Jésus fait entrer à la suite du Serviteur souffrant, dans un combat spirituel permanent. C'est qu'il a pris, lui, la place du dernier, du méprisé et de l'exclu. Le combat à mener avec lui n'est pas un combat contre le monde, mais un combat dans le monde, pour l'homme image de Dieu. « C'est au moment où le Christ n'a plus aucune apparence, qu'il apparaît sans beauté, sans éclat, sans avenir, muet et rejeté des hommes, qu'il est l'Homme par excellence. L'icône de *l'Ecce Homo* démasque toutes nos fausses images de la dignité humaine qui reposeraient exclusivement sur la beauté, l'autonomie, la santé, l'avenir... »¹¹ » L'anamnèse de la mort et de la résurrection du Christ est le lieu sacramentel par excellence, le noyau central de la foi manifestée comme passage. Tel est le fil rouge qui court en filigrane dans toute liturgie chrétienne.

11. *Proposer la foi dans la société actuelle*. Rapport Dagens, t. II, Paris, Éd. du Cerf, 1995, p. 101.

Chasser les démons (Mc 3, 15).

Le « oui » du Christ à l'homme et à Dieu dans le monde désigne au chrétien la voie à suivre. « Tout est permis, mais tout ne construit pas » (1 Co 10, 23). Dans cette lutte pour la vie, jamais l'homme n'est l'ennemi désigné, mais plutôt ces fameux « démons » que le Christ commande à ses disciples de chasser pour qu'il n'y ait jamais de « chasse à l'homme ». L'Église reçoit de son Seigneur autorité et pouvoir sur ces démons de haine, d'orgueil, de domination, de jalousie, d'attachement aux richesses, qui veulent la perte de l'humanité. La victoire d'amour du Christ passe par le renoncement à la puissance. Haïr le péché et aimer le pécheur, tel est l'horizon de bonheur qui s'ouvre dans la foi professée : « Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que, par lui, le monde soit sauvé » (Jn 3, 17). Tout sacrement offre de passer du péché à la joie par le pardon. La mise en scène de la miséricorde touche le corps, l'âme et l'esprit, chasse le ressentiment et ouvre le pécheur à la gratitude. « La paix soit avec vous ! »

Le courage des choix nécessaires dans la vie.

La paix que donne le Christ ne ressemble pas à celle du monde ¹². Elle arme pour les justes combats. « Jésus Christ a vécu au milieu de ses ennemis. Il était venu pour apporter la paix aux ennemis de Dieu. Ainsi, le cadre de vie du chrétien n'est pas la solitude d'un cloître, mais le camp même des ennemis. C'est là qu'il a sa tâche et son travail ¹³. » Par le déploiement de leur catéchèse mystagogique autant que par les paroles prononcées, les sacrements arment le croyant pour qu'il résiste avec courage à l'esprit

12. Jn 14, 27.

13. D. BONHOEFFER, *De la vie communautaire*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Foi vivante » 83, 1998, p. 11.

du monde et aux modes. « Il n'y a que les poissons morts qui vont toujours dans le sens du courant » dit avec humour Mgr Garnier¹⁴. Les enjeux sont bien vitaux. L'Eucharistie est un lieu rare et privilégié où se dit la différence chrétienne par la renonciation aux lieux communs de l'esprit du monde. Résister, c'est offrir la gratuité du salut en contrepoint de la logique marchande comme seule boussole d'un bonheur matérialiste planétaire, c'est être présent aux grands débats politiques, sociaux, éthiques, culturels, offrir des alternatives concrètes au règne des intérêts particuliers qui menacent le bien commun, bref, investir les lieux clés où se joue la vérité de la société. Le paradis n'est pas une assurance-vie, le bonheur n'est pas un hédonisme portatif, le sens n'a rien à voir avec l'applaudimètre, Dieu n'émarge pas au Star-system, la liberté n'est pas un menu à la carte, et le nomadisme intellectuel, affectif, éthique et religieux finit par épuiser toutes les énergies... Il y va tout simplement de la vérité de l'homme et de Dieu. À chacun, selon son enracinement professionnel, familial, associatif, de trouver avec compétence et lucidité l'expression adéquate de renonciation et d'acte de foi en l'homme au nom du Christ. À la liturgie de trouver les moyens de faire écho à ces expressions.

Donner à voir le chemin pascal du Christ.

Un langage symbolique clair qui ose énoncer le mal et désigne la lumière, à condition d'être emprunt de la bonté du Christ, de n'exclure personne et d'éviter toute accusation, est parlant aujourd'hui. Une telle pratique sacramentelle et liturgique propose la foi. Aucun ressentiment, seulement une gratitude qui met debout et réveille le courage.

On se trompe lorsqu'on présente un christianisme trop lisse, trop mou ou trop gentil. Le chemin du Christ passe par la croix. Le Ressuscité nous appelle, mais c'est le Crucifié qu'on a à suivre. Émerveillés de Pâques, les yeux

14. Évêque de Luçon.

s'ouvrent et le cœur, saisi par l'Esprit, trouve la force de choisir. La vérité de l'homme en Dieu ne se dit que dans une foi blessée par l'histoire. Montrer l'abrupt de la foi, la croix et la résurrection comme possible chemin de vie, creuser la différence chrétienne, indiquer des repères pour passer d'une vie morale à une vie filiale, oser chanter les Béatitudes à contre-courant des « longs fleuves tranquilles », voilà qui peut séduire. « Ça t'appelle ! » s'exclament les adolescents enthousiastes, lorsqu'ils se sentent saisis au meilleur d'eux-mêmes. L'Église, par sa prière, ses chants, ses gestes, appelle-t-elle assez ?

Oser les signes du passage.

Il suffit de suivre le « fil rouge » pascal et d'intégrer aux célébrations des signes traditionnels reconnus par la culture du moment. Si le mal est du côté des ténèbres, la grâce est toujours du côté de la lumière. La beauté, la gratuité, la gravité, la tendresse sont des sentiments de l'âme ajustés à la renonciation-décision. Être appelé, se retourner, se déplacer, sortir et entrer, traverser, avancer, monter sont des mouvements corporels signifiants du passage. Du rite de l'accueil à la table de la Parole, de la table du pain au rite de l'envoi, l'homme eucharistique ne cesse de passer des ténèbres du péché à la lumière du pardon, de la solitude à la communauté, de la tristesse à la joie de Fils de Dieu. Nourri, fortifié, rassemblé, chacun peut alors sortir et pratiquer tout le jour ce qu'il a cru. La foi se dégagera de l'obsession de la victoire finale pour consentir à s'en tenir au commencement. Commencer et recommencer : tel est le sens du chemin pascal.

« Père, il est juste et bon de te rendre grâce ! »

Le message de l'Église ne passe pas quand il est seulement du côté de l'affirmation. Dieu ne s'est pas fait homme comme ça. Il n'est qu'échange, chemin. Il faut retrouver

des liturgies graves, simples, « justes et bonnes », comme une tendresse joyeuse. En ces temps d'incertitude, souhaitons davantage de solidarité et de bonté dans nos manières de célébrer. Le passage du malheur au bonheur n'exige-t-il pas une infinie délicatesse ? Une louange sûre d'elle-même peut être d'une insolence insupportable pour les blessés de la vie qui ont un pas à faire vers l'espérance qui leur manque. Tout choix est grave. Choisir d'espérer quand on est en pleine détresse, choisir la joie malgré tout, relever la tête avec dignité quand on subit l'humiliation, décider de rester fidèle quand la relation est devenue insupportable, pardonner quand on ressent de la haine, tout cela ne se fait pas en chantant à pleine voix, mais plutôt dans un doux murmure. Il faut pour cela offrir une posture liturgique responsable, en instaurant un climat juste, ni trop fade ni trop dur, en adaptant les mots et les gestes à ces enjeux existentiels. La joie du Christ n'est jamais légère, elle sait sa profondeur et le prix infini des traversées.

Isabelle PARMENTIER.